

Voilà un an que tu nous as quitté.

Serge m'avait proposé de publier ce témoignage sur son site. Tant de choses magnifiques avaient été écrites sur Toi par des rédacteurs tellement talentueux que je n'osais pas lui donner mon accord. Je m'étais dit : « quand je serai allée lui rendre visite dans sa ville, je franchirai le pas ».

Depuis mon retour de Constantine chaque fois que je pense à toi, je pense à ce texte.

Aujourd'hui, le donner à lire à tous tes amis est ma façon, modeste, de commémorer le premier anniversaire de ta mort. Tu nous manques tant.

Pourquoi faut-il que les personnes disparaissent pour mettre en évidence l'importance qu'elles ont pour vous ?

Hier, samedi 22 octobre 2005, Serge a appris par un coup de fil de Jean-Michel la mort de Najia. A cette nouvelle j'ai brusquement éclaté en sanglots, comme lorsque le 1^{er} mars 2004 une autre sonnerie de téléphone était annonciatrice de l'accident de mon frère aîné. Ce n'était pas que des larmes de tristesse mais des secousses qui sortaient du plus profond de moi-même. C'était tellement brusque, inattendu, violent.

Najia –Ma Grande Sœur Arabe comme je l'avais surnommée– je l'ai rencontrée pour la première fois en juin 2004. Elle séjournait quelques temps chez Jean-Michel et ils étaient venus passer un week-end à la maison. Jean-Claude s'était joint à nous. Les quatre amis s'étaient donc retrouvés pour parler de Constantine bien sûr et évoquer leur récent voyage. Je me souviens que Jean-Claude avait eu une longue conversation avec Najia. Cela se passait dans notre jardin. Elle en avait fait le tour, appréciant chaque fleur. Cueillant les feuilles d'un arbre –en souvenir avait-elle dit–, goûtant une herbe aromatique. Elle était curieuse de tout, bavardant sans cesse, le sourire toujours présent dans la voix.

Le lendemain nous lui avons fait visiter Nantes ainsi qu'à Jean-Michel. Elle avait beaucoup aimé les vieilles demeures le long des quais, les façades que le temps et le sol instable font pencher bizarrement mais qui tiennent toujours debout, les grosses potées de géraniums suspendues qui fleurissent nos rues et m'avait confié que cela lui manquait dans son pays. C'est ce jour là, pendant cette promenade, papotant de tout et de rien, bras dessus bras dessous, que notre connivence est née. Je l'avais accompagnée dans une église où elle avait prié. Pour elle tous les lieux de culte étaient des lieux de recueillement où chacun pouvait s'adresser au Dieu de son choix.

Puis l'heure du départ avait sonné. Nous nous étions promis de nous revoir ici ou en Algérie. Au moment de partir, elle était dans la voiture –nous nous étions déjà dit au revoir de nombreuses fois– elle a baissée la vitre de la portière, a enlevé le bracelet qu'elle portait au bras et me l'a offert avec un grand sourire. Je suis restée sans voix et mes larmes ont coulé. Nous ne nous connaissions que depuis deux jours et pourtant...

C'est elle qui était revenu vers nous la première. Nous avons fêté le nouvel an 2005 tous les trois : Serge, Najia et moi. Elle s'y sentait bien. Elle était heureuse que je lui laisse ma cuisine. C'était pour elle une grande preuve d'amitié. Elle nous concoctait de délicieux plats : un riz palestinien, une chorba, un plat jordanien composé de poulet, de chou fleur et de riz

dont j'ai oublié le nom. De vrais régals. Nous avons aussi passé une journée sur la côte. Elle n'avait jamais vu l'Atlantique et ses côtes si changeantes grâce aux marées. Elle était comme une petite fille, ramassant tout, sables, cailloux, coquillages, algues, os de sèche. Cette balade avec elle, moi qui suis si amoureuse de la mer, est un magnifique souvenir. On s'est payé des bosses de rires comme des gamines. J'avais le sentiment que nous étions des copines de longue date.

Dans la chambre où elle dormait il y a une commode sur laquelle elle avait étalé tous ses trésors de mer. Ce meuble en a gardé une rayure. Avant-hier cela m'était égal. Aujourd'hui j'en suis heureuse. Je garde une trace de son passage. Les meubles, les objets devraient servir à ça : conserver les marques du passage des gens que l'on aime. A chaque fois que je passerai le chiffon sur cette commode je penserai à elle.

D'ailleurs c'est curieux, vendredi en faisant le ménage de notre chambre j'ai pensé à elle. Dans cette pièce, sur un mur est accroché un tableau naïf que j'ai réalisé en tissus. Elle l'avait vu et aimé. J'avais donc décidé que, lors de notre voyage en Algérie, je le lui offrirai. Il restera à sa place.

De même pour la chambre de notre fils que nous sommes en train de réaménager en chambre d'amis. C'est souvent à elle que je pensais comme première hôte et j'avais beaucoup de plaisir à y travailler.

Mais voilà elle n'est plus et je mesure maintenant l'importance qu'elle a dans mon cœur.

Ma future visite dans Ta Ville n'aura pas le même goût mais j'irai te dire bonjour là où tu reposes.

Au revoir Ma Grande Sœur Arabe.

Ghigi

(c'est ainsi que Najja écrivait mon diminutif : ghi pour Ghislaine, gi pour Gilard. Tous mes amis écrivent Gigi. Ils ne sont pas écrivains eux !)